



ÉLISE THIÉBAUT

L'AMAZONE
VERTE

Le roman de Françoise d'Eaubonne

LES INDOMPTÉES


CHARLESTON

ÉLISE THIÉBAUT

L'AMAZONE VERTE

« Je m'appelle Françoise d'Eaubonne et j'ai inventé trois mots qui disent tout de ma vie : phallocrate, écoféminisme et sexocide. »

Penseuse de génie, écrivaine prolifique et militante radicale, Françoise d'Eaubonne (1920-2005) a donné forme à elle seule, dès le milieu du xx^e siècle, à tous les grands principes qui traversent le féminisme contemporain. Pourtant, malgré une reconnaissance internationale, elle est tombée dans l'oubli de la mémoire collective française.

Sous la plume d'Élise Thiébaud, l'intime et le politique se mêlent pour donner chair à une femme hors du commun. Un portrait passionnant et sans tabou, plus indispensable que jamais, qui éclaire à la fois le génie et les dimensions les plus subversives de cette pionnière de l'écoféminisme.

ISBN: 978-2-36812-610-3



9 782368 126103

18 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : Archives Françoise d'Eaubonne / IMEC.


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

L'AMAZONE VERTE

Élise Thiébaud

L'AMAZONE VERTE

LE ROMAN DE FRANÇOISE
D'EAUBONNE

LES INDOMPTÉES

CHARLESTON

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-610-3
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

PROLOGUE

« **12** MARS 2020. Aujourd'hui j'ai cent ans et je n'ai pas peur du coronavirus, parce que je suis déjà morte. Je m'appelle Françoise d'Eaubonne et j'ai inventé trois mots qui disent tout de ma vie : phallocrate, écoféminisme et sexocide. Le premier est entré dans le dictionnaire. Les deux autres grattent encore sur le paillason de l'Académie française, où le féminin est aussi bienvenu qu'un poisson dans un magasin de bicyclettes. J'ai traversé le XX^e siècle en météore : enfant prodige, résistante, communiste, militante anticolonialiste, féministe et partisane de la cause homosexuelle alors que je n'étais pas lesbienne, écologiste avant l'heure et poseuse de bombe à mes heures, j'ai écrit une centaine de livres : poésie, essais, romans, biographies, pamphlets... ma devise était "nulla dies sine linea", "pas un jour sans une ligne" – un souci dont la mort m'a délivrée le 3 août 2005, dans une indifférence quasi générale. »

Voici comment j'avais imaginé ouvrir la biographie romancée de Françoise d'Eaubonne quand j'ai décidé de me lancer dans cette étrange aventure au début de l'année 2020.

Raconter la vie d'une pionnière oubliée de l'écoféminisme en pleine épidémie de coronavirus, alors que la planète

était en feu et que le féminisme renaissait de ses cendres me paraissait alors une bonne idée, d'autant que j'avais avec elle quelques points communs – comme le fait que j'étais sa jumelle astrale, puisque j'ai vu le jour moi aussi un 12 mars.

La faire parler à la première personne était un clin d'œil à son œuvre. Grande biographe, à côté de son activisme politique, Françoise d'Eaubonne avait l'habitude de se glisser dans la peau de ses personnages, quitte d'ailleurs à se répéter.

« Je m'appelle Kristine, j'ai été reine de Suède et je vais mourir... » (*Moi, Kristine, reine de Suède*, 1958) était une entrée en matière qui claquait. Mais « Je m'appelle Jiang Quing. J'ai été la dernière impératrice de Chine. Impératrice sans couronne. Et je vais mourir. » (*L'Impératrice rouge : moi, Jiang Quing, veuve Mao*, 1981) sentait un peu le réchauffé.

J'avais bien sûr prévu de plonger dans les archives et de rencontrer les personnes qui sauraient me parler d'elle. Mon emploi du temps prévoyait deux semaines dans une abbaye à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, près de Caen, où ses écrits et photos étaient entreposés. Je me voyais déjà parcourir la France, de la maison où elle avait grandi près de Paris, *Les Pamplémousses*, à celle de Toulouse, où elle avait passé sa jeunesse. Je serais allée à Albi, où elle avait vécu son premier trip au LSD et à Charleville-Mézières, où elle avait longtemps marché dans les pas de Rimbaud. J'espérais pouvoir rencontrer sa fille, Indiana, qui exerçait la fascinante profession de tarologue à Cahors, et son fils Vincent, photographe et rêveur professionnel à Nantes. J'avais pris contact avec Alain Lezongar, un de ses proches amis qu'elle appelait « son fils adoptif » et qu'elle avait chargé d'écrire ses mémoires, ce qui l'avait accablé car il ne s'en sentait ni l'aptitude ni l'envie. J'avais eu au téléphone Marc Payen, un de ses amants dans les années 1970. Il m'avait parlé d'elle avec tendresse, mais sans vouloir rien dévoiler de leur intimité, se contentant de répéter qu'il avait vécu avec elle des moments merveilleux.

Je voulais aller à la centrale nucléaire de Fessenheim, qu'elle avait plastiquée lorsqu'elle était en construction,

le 3 mai 1975, et qui allait fermer définitivement durant la rédaction de ce livre, le 29 juin 2020. Je pensais en profiter pour faire un détour par Bure, où des activistes féministes et écologistes s'opposaient à la construction d'un centre d'enfouissement de déchets nucléaires. J'avais raté, en septembre 2019, une manifestation en non-mixité, mais je comptais bien me rattraper en m'installant un moment sur place dans la grande maison communautaire où la résistance s'était organisée, avec la philosophe écoféministe Myriam Bahaffou qui était en train d'écrire avec Julie Gorecki la préface de l'essai majeur de Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, en vue de sa réédition en octobre 2020.

Sans considération pour mon bilan carbone déjà désastreux, je serais allée à Alger, à Annaba et à Constantine où, en 1956, elle avait donné des conférences sur Colette et fait un reportage sur la situation en Algérie. J'envisageais même le Canada, où Nicolas Lontel, qui avait écrit un passionnant mémoire sur le roman de science-fiction de Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, tenait une librairie à Montréal. Apprenant qu'une artiste américaine, A.L. Steiner, avait reçu la prestigieuse bourse Guggenheim pour un projet artistique qui s'appuyait sur *Le Féminisme ou la mort*, j'avais même regardé le prix des billets pour New York, avec l'idée de pousser jusqu'à Las Vegas où vivait Danielle Roth, une universitaire spécialiste en études du genre qui avait étudié l'œuvre de Françoise d'Eaubonne et sa contribution à l'écoféminisme.

Mon optimisme était excessif. Non seulement parce que l'épidémie allait rendre ce programme impossible, mais parce que je n'en aurais de toute façon jamais eu la force, sans parler des moyens. Je suis une téméraire. Souvent, il me suffit d'imaginer que j'ai fait quelque chose pour avoir l'impression d'y être arrivée. J'aime l'idée que sans le coronavirus, tout aurait été possible. C'est l'excuse idéale pour les personnes qui, comme moi, ont toujours des projets fabuleux que leurs propres manquements ne leur permettent pas de mener à bien : les

catastrophes naturelles, les épidémies, les accidents et les disparitions même lointaines sont pour nous autant de paravents salvateurs.

Vous vous demandez certainement pourquoi j'avais décidé d'écrire la biographie de Françoise d'Eaubonne, alors que (presque) tout le monde l'avait oubliée, et qu'on ne trouvait, l'année de son centenaire, pratiquement aucun de ses livres en librairie. Eh bien la première raison était précisément que tout le monde l'avait oubliée. Un tel effacement était tout de même surprenant quand on savait qu'elle avait écrit cent livres et inventé un concept aussi révolutionnaire que celui de l'écoféminisme.

L'écoféminisme ? Depuis que j'ai commencé à écrire ce livre, il arrive souvent qu'on me demande ce que cela signifie. « Oui, alors, dites-nous un peu ce que c'est, l'écoféminisme », me demande ainsi une femme que je rencontre dans un dîner, comme si j'étais là pour donner une conférence sur un de ces sujets barbants dont je suis spécialiste. Croyez-moi ou non, mais j'ai ruiné de nombreuses conversations mondaines en parlant de menstruations, de la muqueuse utérine et de la composition des tampons périodiques quand j'étais en train d'écrire *Ceci est mon sang*. Sachant que je prépare un livre sur la ménopause, je vous promets aussi de belles veillées autour du thème de la sécheresse vaginale et de la meilleure façon d'assumer ses cheveux gris.

Si le féminisme est difficile à définir, l'écoféminisme l'est encore plus. Prise de court, me voilà donc à raconter ce qu'il n'est *pas*, comme ces gens qui vous indiquent toujours votre chemin dans la rue en disant : « Vous voyez l'enseigne au Chat qui pêche ? Eh ben c'est pas là ! »

Pour commencer, l'écoféminisme n'est pas une théorie économique visant à émanciper les femmes grâce à la Bourse.

Ce n'est pas du féminisme sans pesticide, ni de l'écologie avec clitoris en 3D.

Ce n'est pas une crise d'hystérie à propos de la crise climatique (même si vous chauffez).

Ce n'est pas manger bio en lisant Simone de Beauvoir ou Virginia Despentès (et ce n'est pas non plus le contraire).

Ce n'est pas être végan ou antispéciste – en tout cas Françoise d'Eaubonne ne l'était pas – quoique les écoféministes du XXI^e siècle s'abstiennent souvent de manger des animaux morts et contestent l'idée que l'espèce humaine puisse se targuer d'une quelconque supériorité sur les autres êtres sensibles.

Ce n'est pas non plus boire son sang menstruel, danser nue à la pleine lune et se déclarer sorcière sur son compte Instagram, même si c'est toujours agréable, faute de servir à quoi que ce soit (mais ne pas servir à quoi que ce soit peut aussi être révolutionnaire).

On pourrait dire enfin que l'écoféminisme consiste à penser qu'il y a un lien entre l'oppression des femmes et la destruction de la planète et là on se rapprocherait de la définition de Françoise d'Eaubonne. À ceci près, j'en suis sûre, que vous fronchez les sourcils en vous disant qu'elle exagère. Or (surprise), ce n'est pas elle qui exagère.

Car ce que conteste l'écoféminisme, c'est cette course folle que Françoise appelle le lapinisme phallocratique, consistant à mettre au monde de plus en plus d'enfants et à devoir exploiter de plus en plus de ressources pour les nourrir. Surpopulation, pesticides, agriculture industrielle sont le résultat, dit-elle, de cette folie. Et par conséquent les pollutions, le nucléaire, les guerres de territoire ou de pouvoir. Un monde entier fondé sur la hiérarchie, la domination, l'exploitation. En première ligne : les femmes. Ou, du moins, celles qu'on a désignées comme telles. Car pour que l'homme domine, explique d'Eaubonne, il faut d'abord qu'il se définisse comme tel, et qu'il définisse la femme comme dominée. Et contrairement à ce qu'on imagine, ce n'est pas si simple ni si facile de différencier les individus selon leur sexe – Françoise d'Eaubonne l'a montré pratiquement dès les années 1950, alors que la théorie du genre n'était même pas en commande dans le grand manège de la pensée contemporaine. Et ensuite, assigner une catégorie d'individus à une fonction. Dans le

cas des femmes, la reproduction, la maternité, le mariage et le ménage. Qu'elles le veulent ou non.

Une fois qu'il a pris le pli, le Mâle, avec un « e » et un accent circonflexe (et non pas les hommes en général et surtout pas vous en particulier, qui me lisez avec amour et bienveillance en pensant qu'il est temps de déconstruire votre masculinité toxique, *quoi que cela signifie*) va s'imposer comme dans un jeu de dominos où le premier qui tombe entraîne tous les autres. L'aboutissement suprême est le capitalisme, nous dit Françoise d'Eaubonne : son extension infinie, à base de surproduction, de surconsommation, d'agriculture industrielle et de déshumanisation produit le désastre que l'on connaît aujourd'hui sous le petit nom charmant de « fin du monde ». Comme dirait Greta Thunberg : « *How dare you?* » Comment osez-vous ?

Françoise d'Eaubonne aurait beaucoup aimé cette jeune Suédoise qui a surgi en 2019 sur l'écran de ta page Facebook pour te rappeler que les étoiles du Nord ne parlent que de toi, l'être humain qui rend l'air irrespirable, l'eau imbuvable et les terres infertiles rien qu'en restant assis les bras croisés. Elle avait imaginé de telles héroïnes dans son œuvre, par exemple *Les Bergères de l'Apocalypse* où elle mettait en scène une vraie guerre des sexes, avec une république de femmes et extermination des hommes. L'intrigue reposait sur une historienne qui, alors que le « Paradis des femmes » était enfin en place, essayait de comprendre comment les mâles avaient disparu, et s'insurgeait contre cette abomination. Car dans la réalité Françoise d'Eaubonne ne voulait pas détruire le pouvoir mâle pour le remplacer par le pouvoir femelle, mais créer un monde sans pouvoir, égalitaire, créatif et non violent. Et ainsi, disait-elle, « la planète reverdirait pour tous ».

Cette pensée visionnaire de l'écoféminisme, qui est aujourd'hui en train de revenir ou plutôt de venir sur le devant de la scène, c'est donc elle qui l'a élaborée en premier, dès le début des années 1970. Mais en dépit de sa puissance, l'idée n'a pas pris en France. Elle s'est en

revanche développée en Inde vers 1980, autour de l'activiste Vandana Shiva qui s'est mobilisée avec des milliers de paysannes afin de protéger les forêts et les semences de la destruction. Elle a essaimé aux États-Unis, où, à la même époque, des mouvements se réclamant parfois des sorcières se sont créés pour lutter contre les usines nucléaires.

En France, la personnalité de Françoise d'Eaubonne suscitait des réserves et, souvent, on ne la prenait pas au sérieux.

« Elle était grosse, elle parlait fort, elle faisait un peu n'importe quoi, m'ont dit plusieurs personnes qui l'avaient croisée au temps du MLF. Et on ne comprenait pas trop où elle voulait en venir avec l'écoféminisme. Ces délires de sorcière, c'était pas trop notre truc. »

En fait, ce n'était pas davantage celui de Françoise d'Eaubonne, qui était de formation marxiste et d'un athéisme solide malgré une éducation catholique, mais personne n'a l'air de le savoir. Seules quelques féministes, comme Marie-Jo Bonnet, qui l'a connue en 1971 lors de la fondation du MLF et du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), en parlent avec affection et admiration. Mais il faut bien dire qu'on compte ses fidèles sur les doigts d'une main.

Le fait que Françoise d'Eaubonne soit passée longtemps pour une vieille dame indigne, une colérique mal embouchée, me la rendait forcément sympathique et j'ai d'abord pensé qu'elle avait été sous-estimée pour la simple raison qu'elle avait un vagin. Quand on me décrivait son allure négligée, son poids soi-disant excessif, sa perruque de travers et les taches qui s'accumulaient sur ses grandes tuniques informes, je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'un homme, à sa place, aurait été qualifié de génie incompris. Rappelez-vous le poète américain Charles Bukowski, qui avait quitté un jour un plateau de télévision en titubant, ivre mort, après avoir plus ou moins pissé dans son pantalon. Je ne crois pas qu'une performance pareille aurait été possible si Bukowski s'était appelé Ginette.

Qu'il puisse y avoir, derrière les critiques larvées dont Françoise d'Eaubonne était l'objet, une vraie raison de se méfier, ne m'a jamais effleurée. Vous allez voir que j'étais naïve.

La deuxième raison pour laquelle j'avais envie d'entreprendre cette biographie (« entreprendre » : on dirait que je vais créer une start-up !) était que son œuvre – ou du moins quelques-uns de ses livres – avait joué un rôle dans mon éducation, et que je m'en sentais en quelque sorte redevable.

Ma mère avait lu avec émerveillement son essai, *Les Femmes avant le patriarcat*, dans lequel, comme son nom l'indique, elle contestait l'idée que le patriarcat avait toujours existé. Elle y présentait des travaux anthropologiques montrant la persistance, jusqu'à une époque récente (elle parle de 3000 avant J.-C.), de sociétés plus égalitaires, où les femmes disposaient d'une autonomie, voire d'un pouvoir important. J'ai peut-être, grâce à elle, grandi dans cette idée que l'oppression des femmes n'était pas un fait de nature, mais, disons, une anomalie, sans doute parce que ma mère (qui aurait préféré marcher sur les braises plutôt que se dire féministe) avait lu ce livre et qu'elle parlait souvent de ces temps anciens où les Amazones existaient.

Ce qui est étrange, c'est que mon père aussi avait lu Françoise d'Eaubonne. Non pas ses essais ou ses biographies, ni ses romans d'aventures ou ses biographies d'héroïnes oubliées, mais ses livres de science-fiction, dont sa bibliothèque était pleine. Dans le cabanon de nos vacances, près de Hyères-les-Palmiers, nous passions les étés à lire et relire sans nous lasser ces bouquins poussiéreux aux couvertures tapageuses, laissant entrevoir des monstres et de magnifiques créatures pourvues de seins torpilles qui semblaient toujours sur le point de jaillir hors des corsages.

Et puis, le fait que Françoise d'Eaubonne ait été aux origines du FHAR m'intriguait, puisqu'elle était, elle, identifiée comme hétérosexuelle. À ce sujet, elle se définissait plutôt comme « hétérosexuelle synchronique », soit le fait de n'avoir des relations qu'avec des hommes bisexuels.

Soulignant la tendance bisexuelle inscrite chez chaque individu, elle était ce qu'on appelle « une fille à pédés », à la fois pour le plaisir et pour la politique. À ses yeux, les homosexuels, en refusant l'ordre hétérosexuel, faisaient vaciller le patriarcat sur ses bases, et étaient donc les alliés objectifs des féministes. Sa façon de vouloir unir les luttes entre homos, féministes, anticapitalistes, anticolonialistes, anarchistes et écologistes me semblait aussi prémonitoire. Elle prenait appui sur l'exemple américain, où, dès les années 1970, elle avait relevé que des féministes noires et blanches s'étaient unies dans l'activisme, tandis que des responsables des Black Panthers avaient choisi de rejoindre les homosexuels dans leurs luttes. Sa compréhension des liens qui existaient entre les différentes formes d'oppression – racisme, sexisme, homophobie – peut sembler exceptionnelle pour son époque. Elle avait même écrit, à ma grande surprise, une phrase qui servirait de titre français à un livre paru en 2018, de la journaliste britannique Reni Eddo-Lodge¹ : « Le racisme est un problème de Blancs »... Une enquête plus approfondie allait me montrer qu'elle en était restée, comme souvent dans sa vie, à des intuitions géniales qu'elle ne mènerait pas à leur terme, et qu'elle irait même parfois jusqu'à trahir plus ou moins consciemment.

Françoise d'Eaubonne racontait et incarnait son époque et celle de mes parents : les années 1960, la guerre d'Algérie, la libération sexuelle, dont j'avais été témoin à l'adolescence. J'avais treize ans en 1975. Je vous laisse imaginer ce que cela pouvait signifier pour une adolescente que les adultes autour d'elle se libèrent sexuellement en clamant que les mineurs aussi avaient droit à l'amour. Ce sera, avec Françoise, l'un de nos gros points de discussion dans ce livre (car, oui, je parle avec les morts, à mes moments perdus).

Ma conclusion, à ce stade, est la suivante : si vous avez en tête l'image d'une féministe idéale, dites-vous qu'elle était exactement le contraire.

1. *Le racisme est un problème de Blancs*, Éditions Autrement, 2018.

Ce qui m'amène à la troisième raison pour laquelle j'ai décidé d'écrire cette biographie. Elle est à la fois plus personnelle et plus complexe.

Un jour, à la fin des années 1980, alors que j'avais vingt-quatre ou vingt-cinq ans, j'ai croisé Françoise d'Eaubonne dans une radio libre où je bricolais une émission littéraire avec des copains. À l'époque, j'avais pour fiancé un terroriste d'Action directe qui était en prison pour avoir commis un hold-up dans une banque. Tout le monde me prenait pour une passionaria de la révolution, sous prétexte que j'avais eu des relations sexuelles (du reste très agréables) avec cet individu. Or, j'étais loin de partager ses idées, et encore moins son goût de tirer sur les gens car, oui, une féministe peut faire la différence entre l'homme et l'artiste. Voler l'argent des banques me paraissait encore acceptable – et peut-être même souhaitable –, mais je ne voyais pas l'assassinat comme un acte politiquement défendable. Bonne camarade, je lui écrivais pourtant en prison et j'allais le voir régulièrement, malgré le désagrément que cela m'occasionnait (les parloirs ne sont pas des endroits propres à la convivialité, je ne recommande pas). Mais je restais ennemie du terrorisme qui, à mes yeux, ne servait qu'à justifier la violence d'État. Autant vous dire que le malentendu entre lui et moi était total, ce qui devait d'ailleurs aboutir un peu plus tard à la fin de notre romanesque idylle. Quant à celui qui me séparait de ses amis et semblables révolutionnaires de carnaval, il était abyssal.

Je ne sais pas ce que Françoise d'Eaubonne aurait pensé de cette relation, et ne le saurai jamais, même si je l'ai rencontrée trois fois. La première fois, c'était un soir d'hiver, sans doute en 1987, quand j'ai vu arriver au local de la radio où j'officialisais une vieille dame à l'œil décidé qui a pris la parole pour engueuler tout le monde. C'était elle, bien sûr. Elle a parlé longtemps, sans que personne l'interrompe. Je n'avais jamais entendu un tel chapelet de mots incohérents et définitifs dans un temps si court.

Quand elle est partie furieuse, un peu plus tard, nous avons repris la discussion et je suis allée dîner avec des amis

dans un restaurant chinois avant de rentrer chez moi. Elle était là, avec un jeune homme, à manger avec un appétit d'ogresse. Je me suis demandé si je serais comme elle plus tard. Vindicative et dotée d'un bon coup de baguette. Je suppose que je devrais bientôt le savoir.

En 1999, alors qu'elle intervenait à un colloque à la Sorbonne sur Simone de Beauvoir, j'ai voulu lui parler, mais j'ai reçu un coup de téléphone du père de ma fille, qui était coincé dans une réunion. Enfin, en 2003, je l'ai rencontrée dans un café, lors d'une réunion féministe, et je me souviens que nous avons parlé de l'islam. On se rappelle assez peu aujourd'hui cette époque marquée par la guerre civile qui venait de s'achever en Algérie, où la folie intégriste s'était déchaînée, en particulier contre les femmes. La situation des femmes en Iran, en Afghanistan laissait voir des violences inouïes qu'on assimilait à une régression de la condition féminine dans ces pays : mariage forcé, viol, lapidation même... Sans parler de l'excision, dont on découvrait la persistance : 130 millions de femmes amputées de leur clitoris dans le monde. C'est à partir de cette sidération des féministes, de leur mobilisation en soutien aux femmes algériennes, afghanes ou iraniennes, entre autres, qu'une partie du débat, en France, s'est orientée sur des lois liberticides concernant le port du voile tandis que, symétriquement, la question de la prostitution et de la pornographie continuait de miner les discussions, avec, en arrière-plan, la question des personnes trans. On était loin, alors, de ce qui allait devenir l'intersectionnalité : la capacité d'articuler différentes formes d'oppression à l'échelle d'un groupe ou d'un individu. Une personne peut être à la fois cible du sexisme et du racisme, mais surtout, à la fois en position de dominée et de dominante : dominée parce que femme, dominante parce que blanche, ou dominante parce que non blanche mais appartenant à la bourgeoisie face à des personnes blanches mais pauvres, dominée parce que porteuse d'un handicap mais dominante parce que vivant une sexualité dans la norme hétérosexuelle, face à une autre personne

discriminée parce que son orientation sexuelle, son genre ou son corps ne correspondent pas aux normes en vigueur. En 2002, autant vous le dire tout de suite, ces questions largement discutées dans certaines sphères ne l'étaient pas du tout dans le féminisme dit « mainstream », auquel, pour des questions de génération, Françoise d'Eaubonne appartenait. Pouvait-on dépasser ces conflits grâce à l'écoféminisme ? J'en avais l'intuition, en tout cas, tout comme j'avais l'intuition que me plonger dans la vie de Françoise d'Eaubonne m'aiderait à répondre à cette question.

C'est donc la somme de ces histoires apparemment disparates qui a fait naître cette biographie. Et, bien sûr, ce moment magique et inattendu où elle est apparue dans ma cuisine, le 12 mars 2020. J'étais en train de manger en solitaire pour mon anniversaire, en attendant ma fille qui avait promis de m'apporter un cadeau après avoir terminé son baby-sitting. Le président Macron venait d'annoncer la fermeture des écoles, et j'étais dévorée d'anxiété en pensant à la catastrophe mondiale, au grand crash qui était en train d'arriver. À cinquante-huit ans, je me sentais seule, vieille et, il faut bien le dire, un peu triste. Alors que je me resserrais un verre de vin, j'ai eu la surprise de voir le plafond de mon petit appartement de Bagnolet se fendre comme une feuille de papier, laissant apparaître Françoise d'Eaubonne elle-même, un peu comme la fée des Lilas dans le film *Peau d'âne*, de Jacques Demy – le « *feel good movie* » de ma vie depuis que j'ai huit ans.

Sans un regard pour moi, elle s'est installée à mon ordinateur pendant que je me pinçais (en vrai, non, on ne se pince jamais dans la réalité). Elle a ouvert le fichier qui portait son nom et en lisant les premières lignes de sa biographie et de ce chapitre « Je m'appelle Françoise d'Eaubonne... », elle m'a jeté un regard noir : « Je t'interdis de me raconter à la première personne, a-t-elle dit. Ce n'est pas ta vie, c'est la mienne. »

Et voilà comment tout a commencé.

CHAPITRE I

TOUTES LES FEMMES SONT MORTELLES

DANS *JE NE SUIS PAS NÉE POUR MOURIR*, Françoise d'Eaubonne raconte l'histoire d'une Amazone, Thécla, qui naît avant le patriarcat, au sein (c'est le cas de le dire) d'une société de femmes libres qui violent les hommes et tuent les petits garçons. Présenté comme ça, ce n'est pas très alléchant, d'autant que l'héroïne n'a rien de sympathique. Elle va pourtant devenir immortelle en absorbant un philtre qui lui donne invincibilité et, surtout, éternelle jeunesse. À l'époque de son écriture, en 1980, les connaissances dont on dispose à propos des vraies Amazones, qui ont fondé voici quelques milliers d'années des sociétés nomades ou préagricoles, sont encore très minces. Mais Françoise d'Eaubonne parvient à restituer avec une exactitude stupéfiante ce que l'anthropologue Adrienne Mayor va raconter près de quarante ans plus tard dans son livre-somme *Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes*. L'illusion est si parfaite que je me suis demandé, en la lisant, s'il n'y avait pas chez D'Eaubonne une forme de sorcellerie, et la lecture de

ses autres biographies produit la même sensation étrange d'être propulsée dans l'univers, voire dans la tête de son personnage, aussi loin qu'elle ou il puisse être. Quelques pages à peine de *Louise Michel, la Canaque* vous emportent à Cayenne, vous avez l'impression de marcher dans les rues d'Alger avec Isabelle Eberhardt dans *La Couronne de sable*, tandis que le récit de l'enfance de la féministe Qiu Jin dans *L'Éventail de fer* vous transporte dans la Chine du xx^e siècle à la façon d'un jeu vidéo. Il m'a semblé, durant l'écriture de cette biographie, que Françoise d'Eaubonne forçait ma vie, mon clavier, pour imposer son récit, et j'ai eu avec elle tellement de conversations dans mes rêves que je finis par penser qu'en effet, quelque chose chez elle relève de la magie.

Comme dans le roman de Simone de Beauvoir, *Tous les hommes sont mortels*, qu'elle a voulu imiter mais en prenant, elle, une femme pour héroïne, Françoise d'Eaubonne trace dans *Je ne suis pas née pour mourir* le portrait d'une personne qui veut tout le temps mourir. Elle traverse les ans sans jamais savourer son bonheur d'avoir encore devant elle tant d'horizons, tant de joies et tant d'amours possibles. Si elle est toujours du côté des femmes, elle ne cherche en rien à servir l'humanité et n'accorde pas beaucoup d'importance à la vie. Alors qu'elle rencontre les Vikings, Léonard de Vinci, alors qu'elle fait la Révolution française et qu'elle vit Mai 68, elle passe son temps à chouiner parce qu'après de longues phases de sommeil qui durent des siècles, elle se réveille toujours au milieu d'un monde qu'il lui faut découvrir et apprivoiser. À aucun moment, elle ne parvient à le sauver. En ce sens, ce roman est une parfaite illustration de ce que fut la vie de son autrice.

En ce qui la concernait, Françoise d'Eaubonne n'avait pas peur de la mort et ne redoutait pas la vieillesse. En 1962, date de ma propre naissance, et alors qu'elle avait elle-même quarante-deux ans, elle semblait presque avoir hâte d'atteindre le troisième âge, ainsi qu'elle l'écrivait dans *Je voulais être une femme* : « Comment serai-je, vieille, dans ma chambre vide ? Ma curiosité a la forme d'une

impatience ; chaque année est un cercle de plus dans l'enchantement de la solitude ; et je suis pressée parfois de goûter plus avant la joie de cet espace de plus en plus vide qui sera plénitude. » Si j'en crois ses écrits ultérieurs, la réalité l'a cueillie dans un état d'esprit moins enthousiaste quant aux délices de l'âge avancé. Cette catastrophe intime qui consiste à perdre la capacité de vivre tout en éprouvant l'envie de continuer lui parut plus cruelle que prévu. Et pour ce qui est de l'enchantement de la solitude, elle n'en a probablement que trop goûté les charmes.

Durant cette longue traversée du désert qui a commencé pour elle à la fin des années 1980, il lui devient de plus en plus difficile de publier. Elle vit alors dans un studio à Paris, 8 boulevard Bonne-Nouvelle, au-dessus d'un cinéma porno. Elle y jouit d'un confort limité : pas de salle de bains, les toilettes sur le palier, elle vit entourée de livres, de carnets, de dossiers qui sentent l'encre et la fumée. Elle est reliée au monde par une petite télévision et un téléphone gris remplacé tardivement par un fax qu'elle ne sait pas faire fonctionner et qui prend la poussière à côté de son divan-lit. La machine à écrire trône sur la minuscule table de travail qu'elle dégage à peine de ses papiers quand elle veut manger. Mais la plupart du temps elle prend ses repas dans les cafés du quartier, où tout le monde la connaît. On la voit souvent lire sur une banquette avec des amis, Alain, Marc, Serge son voisin... les fidèles d'entre les fidèles, qu'elle tourmente et passionne suivant les jours. Sa figure et sa notoriété sont en train de s'effacer du paysage littéraire et politique, et elle a l'impression de sombrer dans les ténèbres. « L'âge me tente par une certaine forme de gravitation », écrit-elle en 1995 dans une lettre à Alain, alors qu'elle vient de fêter ses soixante-quinze ans. « L'expression "se laisser aller" est des plus justes, comme l'envie bien connue de se coucher dans la neige et de se laisser doucement mourir de froid, si redoutable chez les alpinistes de l'extrême. »

Peut-être cherche-t-elle à apitoyer ses amis qui ne croient pas à sa faiblesse, elle qui a toujours été si forte. Sa mort,

d'ailleurs, n'interviendra que dix ans plus tard, de façon plus ordinaire, selon les normes en vigueur, alors qu'elle venait d'avoir quatre-vingt-cinq ans. Elle avait de plus en plus de mal à se déplacer, se nourrissait d'œufs au plat et de yaourts périmés, et passait de longues heures devant la télé. Et surtout, il lui était devenu presque impossible d'écrire.

La veille de son départ, son meilleur ami, Alain Lezongar, est venu la voir avec de quoi pique-niquer et un film de Jean-Pierre Mocky, *L'ibis rouge*, datant de 1975. C'est l'histoire d'un tueur en série sous forme de comédie, parce que rien n'est plus drôle apparemment qu'un homme qui tue des femmes et porte une écharpe rouge. Françoise d'Eaubonne aimait bien Mocky et elle a sans doute pris plaisir à voir Michel Serrault, mais aussi Michel Simon dont c'était la dernière apparition à l'écran. C'est une drôle de coïncidence que ce film soit le dernier qu'elle ait vu, alors qu'elle avait assisté à l'éclosion du premier opus de Mocky, *Les dragueurs*, tourné en 1959, dont un de ses amants était le scénariste. Y a-t-elle pensé en regardant *L'ibis rouge* ? Si c'est le cas, elle n'en a rien dit à Alain, qui est reparti assez tôt avec son ordinateur portable et son DVD.

C'était une soirée plutôt douce, et s'il avait su que c'était la dernière, il aurait peut-être essayé d'en faire un moment inoubliable, mais il n'en savait rien et il s'est contenté de marcher un moment dans la torpeur, inquiet de voir son amie décliner. Ils s'étaient rencontrés trente et un ans plus tôt, suite à la parution d'un article de Françoise dans *Charlie Hebdo* appelant, en août 1974, à la grève des ventres. Qu'est-ce qui, dans ce texte féministe, avait bien pu retenir l'attention d'un jeune homo de vingt ans *a priori* pas concerné par la maternité ? Lorsque je le lui demande, en 2020, Alain répond simplement : « J'étais impressionné par sa liberté, alors je lui ai écrit. Et le plus fou, c'est qu'elle m'a répondu. Nous nous sommes rencontrés. Et elle m'a adopté dans sa vie, pas légalement, mais affectivement. »

Rédigé comme un arrêté de jugement, « L'appel des femmes du mouvement écoféministe » frappe aujourd'hui encore par sa puissance visionnaire :

« ATTENDU que le plus grand péril qui menace dans un avenir très proche notre planète et notre espèce présente ce double aspect : surpopulation et destruction des ressources, à savoir, la catastrophe écologique ;

[...]

ATTENDU que ces diverses observations révèlent une société malade et démentielle qui, même dans ses efforts révolutionnaires, ne fait que changer de régime politique mais ne remet JAMAIS en question les structures mentales profondes : morale du travail, appropriation, expansion industrielle meurtrière et surtout HIERARCHIE DES SEXES et prédominance de l'homme sur la femme basée sur le système patriarcal et la cellule familiale ;

[...]

ATTENDU que ce monde capitaliste a dévoilé par ailleurs la monstruosité de son hypocrisie en proclamant la campagne antinataliste... au TIERS-MONDE tout en nous contestant, rognant, refusant ou « légalisant » notre droit à la contraception et à l'avortement dans sa terreur de nous voir contrôler notre condition féminine subordonnée, manipulée et humiliée ;

ATTENDU que cette menace écologique et démographique – 7 milliards en l'an 2000 ! – non seulement est le fait de la société mâle, capitaliste ou socialiste, mais que son double aspect est l'aboutissement DIRECT de deux appropriations masculines qui, dans l'Antiquité, fondèrent le patriarcat :

- Appropriation de la fertilité (terre arrachée aux femmes) ;
- Appropriation de la fécondité (découverte de la paternité), entraînant tout naturellement à surexploiter et surpeupler la terre sans la moindre considération de la terre ni des femmes ;

NOUS, FEMMES DU MOUVEMENT ÉCOLOGIE-FÉMINISME,
NOUS DÉCLARONS :

- A. Notre résolution à prendre en main avec le contrôle de notre destin personnel, celui de la démographie avec nos sœurs du tiers-monde. [...]
- B. Notre résolution particulière de combattre par tous les moyens l'édification insensée des centrales nucléaires que l'on prétend destinées à remplacer certaines énergies, en réalité pour l'industrie de la guerre et le profit ;
- C. Notre DÉCISION (à titre de premier avertissement) de proclamer et organiser une grève de la maternité d'UN AN pour celles de nos signataires (c'est la majorité) qui sont en condition de procréer ; d'entraîner chacune le plus grand nombre de femmes de nos divers pays à nous imiter. »

L'appel se conclut de la façon suivante :

« Notre espèce n'a d'avenir qu'au prix du triomphe de notre liberté et de nos valeurs méprisées par la civilisation mâle ; par le stoppage de la démographie, la limitation du travail « producteur » d'inutilités, le reboisement maximal, la destruction des centrales nucléaires et de toute industrie de guerre et surtout : L'ABOLITION TOTALE ET IRRÉVERSIBLE DU SEXISME ET DU PATRIARCAT. »

Combien de personnes composent le mouvement Écologie-Féminisme dont Françoise d'Eaubonne se réclame ? Il est probable que cela ne représente pas plus d'une dizaine de personnes, dont la fertilité doit être, comme la sienne, sérieusement sur le déclin. La grande prêtresse du ventre vide ne perçoit pas tout à fait l'ironie qu'il y a à demander ce sacrifice à des femmes en âge de procréer, alors qu'elle a eu elle-même plusieurs enfants : Indiana, née en 1944 ; un enfant sans nom qu'elle a confié à l'adoption en 1947 ; Vincent en 1958. Elle a adoré les mettre au monde et refusé de les élever ; j'aurai l'occasion de revenir sur cette équation pour le moins inhabituelle. C'est d'ailleurs celui qu'elle appelait son « fils choisi », Alain Lezongar, qui fut auprès d'elle ses dernières années – ce qui ne l'empêchait pas d'aimer profondément son fils « non choisi » (on verra en fait qu'il l'a été à sa façon),

Vincent. C'est donc Alain qui sera le premier à s'effondrer le jour de sa mort.

Le 3 août 2005, alors qu'il vient comme convenu pour déjeuner avec elle, elle ne répond pas quand il frappe à la porte. Dans cette résidence pour artistes nécessiteux où elle a fini par emménager cinq ans plus tôt, Alain raconte qu'elle avait l'habitude de laisser une fenêtre entrouverte près de sa porte pour que quelqu'un puisse entrer si elle ne pouvait pas se lever, et ce matin-là elle était fermée. Très inquiet, il ne trouve personne pour le renseigner dans la résidence. A-t-elle été hospitalisée d'urgence ? Imaginant le pire, Alain retourne à son bureau et c'est là qu'il reçoit un appel de Marc Payen : Françoise est morte ce matin.

Vincent, prévenu dans la journée, a voulu savoir ce qui lui était arrivé, mais les pompes funèbres ont refusé de lui montrer le corps. Longtemps, il s'est demandé pourquoi : « Personne n'est malade dans la famille ! Nous avons un cœur de bœuf. La mort est forcément arrivée par surprise, sans qu'elle s'en rende compte. Ou peut-être dans son sommeil ?... »

Je suis tellement intriguée par ce mystère que je me suis essayée à inventer sa mort, au moment où je comptais me glisser dans la peau de Françoise d'Eaubonne pour la raconter avant qu'elle ne me l'interdise. Et bien que j'aie finalement donné un autre tour à cette biographie, ce texte est toujours dans mes fichiers.

À NE LIRE QU'APRÈS MA MORT

« Il nous faut une sage-femme pour venir au monde ; il nous faudrait un homme encore plus sage pour le quitter », écrivait Montaigne. J'eus la chance, en ce qui me concerne, d'avoir un homme et une femme pour m'accompagner de vie à trépas.

J'ai été mise en route par mes parents à la fin de la Première Guerre mondiale et au début de l'épidémie de grippe espagnole à laquelle un de mes oncles allait succomber.

Mon père, Étienne d'Eaubonne, était un aristocrate de vieille souche, dont le sang se partageait entre la Bretagne et l'île Maurice, où ses parents avaient possédé des esclaves.

Ma mère, Rosita Mariquita Martines Franco, descendait d'un opposant carliste. Cette branche espagnole était par conséquent royaliste, conservatrice et antilibérale. Rosita avait fait de brillantes études qu'elle abandonna par amour pour mon père. Elle ne fut donc jamais mathématicienne, ce qui ne fit pas d'elle une bonne mère, si toutefois cette chose a existé un jour.

Je suis née à Paris, rue du Colonel-Moll, dans le 17^e arrondissement, à « 3 heures du soir ». Mes parents m'appelèrent Françoise Marie-Thérèse Piston d'Eaubonne. J'étais leur troisième enfant – sur cinq – après Frédérique, Marc, mais avant Jehanne et Inès. J'aimerais penser que leur décision de me lancer dans la vie était aussi capitale pour la littérature qu'elle l'était pour moi. Mais en dépit de ma résurrection récente qui, en soi, est l'indice d'un destin exceptionnel, ma gloire est restée, jusqu'à présent, plutôt confidentielle.

À l'âge de dix-sept mois, un 3 août précisément, je fus frappée en pleine nuit par une crise de terreur dont j'ai gardé le souvenir jusqu'à ma mort. J'étais dans ma chambre lorsque m'apparut un énorme loup rouge avec un tablier vert, mangeant une tartine de confiture, qui me terrorisa au-delà de toute expression. Cette apparition terrifiante se doublait d'une forte fièvre qui dura jusqu'au matin. Des spectres dansaient autour de moi et il fallut me donner un bain pour me calmer. Pendant une grande partie de la nuit, je vis dans ma chambre des gens inconnus, dont une jeune fille chaussée de bas noirs qui me regardait fixement, avant de pâlir puis de s'effacer alors que je m'endormais, enfin apaisée.

J'ai cherché longtemps ce qui avait pu susciter cet épisode étrange, croyant même qu'il pouvait avoir été causé par la malaria de mon père. Il me resta jusqu'à la fin de mon adolescence *une sensibilité à l'occulte*,

aux fantasmes et à la crainte de l'au-delà, qui a ressurgi brusquement le 3 août 2005 lorsque au début du jour, j'ai vu arriver vers moi la même figure effrayante : une tête d'animal entourée d'un habit vert. La main, bien sûr, me tendait une tartine de confiture. J'ai levé les yeux vers le bras, puis le visage, et plus haut j'ai pu identifier la personne qui allait me donner la mort. Elle était vêtue d'un renard argenté qui m'a aussitôt rappelé la gueule de loup de mon enfance. Elle avait perdu de sa superbe sur son épaule, elle était plus petite mais presque plus effrayante dans sa fixité mortuaire. Vous vous souvenez peut-être de cette mode qui courait jadis, quand les femmes riches se promenaient avec des animaux morts en guise d'écharpes décoratives. Il existe plusieurs photos d'élégantes – en particulier une de Colette, qui m'obséda longtemps – dans cet appareillage bestial qu'on appelait la fourrure, dont l'odeur, parfois mêlée du parfum Guerlain qui prenait corps dans le musc invaincu de la bête morte, flottait dans le sillage des cocottes. C'était, dans mon enfance, l'odeur même du luxe et de l'amour voluptueux. Cela devait être celle de la mort, avec le goût de la confiture de groseille qui, je le savais, serait mon dernier repas sur Terre.

C'est en effet ce 3 août 2005 que j'ai choisi de quitter la scène, à une heure qui serait plus tard fixée arbitrairement à 6 heures du matin. En apparence, tout était logique : j'avais quatre-vingt-cinq ans, et la vieillesse avait fondu sur moi comme une nuit nordique, jusqu'à m'achever au tout début du ^{xxi} siècle. Je partais avec inquiétude, certaine que les apocalypses que j'avais annoncées se produiraient bientôt, mais aussi avec soulagement, car je n'étais plus en état d'écrire depuis quelques jours.

Mourir, c'est très simple, finalement, il suffit de se laisser glisser. En tout cas c'est ce que je croyais, jusqu'à ce que quelqu'un se mette à hurler : « Fanchon, mon petit, ne reste pas là ! Il faut te réveiller, c'est l'heure, le soleil va se lever. On ne passe pas dans l'au-delà en plein jour et il faut te dépêcher. »